L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 14 SEPTEMBRE 1884. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

UN CRIME.

PAR

Henry Gréville

(Suite)

—Autrefois, dit-il, je m'étais figuré que j'aimerais à être marin.... Mais c'était il y a longtemps.... Et ce que madame se rappelle quand elle m'a fait lire deux volumes du *Tour du Monde* à la fille? Je crois que c'était cela qui m'en avait donné l'idée. Mais, maintenant, cela m'a bien passé.

—Alors, tu ne te sens plus de goût pour la marine?

—J'aurai du goût pour ce que madame voudra, répondit Hubert avec une soumission chevaleresque, où la déférence du page n'entrait absolument pour rien.

—Dis-moi vous; cela m'ennuie de t'entendre dire madame, madame, tout le temps! Parle-moi comme un homme!

Elle avait laissé échapper ce mot dans un mouvement d'impatience; aussitôt elle s'en voulut de ce qu'elle considérait comme une faute de goût.

—Je te dirai pourquoi, reprit elle avec douceur. J'ai pensé à toi avant-hier, en voyant que tu t'en occupais si peu; je demandé à monsieur de te prendre dans ses bureaux et de te faire apprendre les affaires. C'est un commencement, cela; avec de l'ordre et de l'intelligence, cela peut te mener jusqu'à la fortune....

Elle s'arrêta, pour regarder le visage de son jeune serviteur.

—Alors, je ne vous verrai plus? dit-il d'une voix aussi changée que l'expression de ses traits.

—Mais si, tu me verras! puisque tu resteras dans la maison!

—Eu bas! soupira le jeune garçon.

Hortense ne put s'empêcher de rire.

—Eh oui! en bas! Autre-fois pour de monter au étage!

Mais Hubert n'avait point envie de plaisanter; quoiqu'il fît une vaillante mine, il subissait le plus grand chagrin qu'il eût connu depuis que sa mère, et, chose étrange, en songeant qu'il n'allait plus vivre dans cet appartement qui pour lui concentrait toutes les joies et toutes les consolations de l'existence, il croyait se revoir, pauvre petit orphelin, marchant derrière le corbillard qui emportait sa mère au cimetière.

—Eu bas et en haut! dit gaiement Hortense, qui sentait combien cette nature franche et neuve devait souffrir de ce que le jeune garçon considérât comme un exil. Tu gardes ta chambre en haut, la même; tu passeras par ici le soir et le matin, tu me rendras compte de ce que tu auras fait, et tu travailleras en bas, comme les autres, jusqu'à six heures. Après six heures, tu seras libre, comme les autres.

—Oui, dit Hubert, qui avait grand'peine à se retenir de pleurer, et c'est un nouveau qui vous servira!

—Pas du tout! Ce sera une nouvelle! Je veux une jeune fille. Les garçons, c'est dégoûtant: on leur apprend un tas de choses, sans compter la géographie, et puis quand ils en savent assez, ils entrent dans les bureaux. J'aurai une jeune fille, qui me rendra bien des petits services.

—Oui, vrai! soupira Hubert, j'étais assez maladroit. L'autre jour, j'ai encore laissé tomber votre tasse à fleurs.... C'est pour cela que vous me renvoyez, peut-être....

—Ne fais pas l'enfant, dit madame Hortense d'une voix presque dure. Tu sais bien qu'il m'est coûté de me priver de ta présence, et que si je le fais, c'est pour ton bien.

La voix était impérieuse, les paroles étaient rudes, mais ce n'est pas leur rudesse qui jeta Hubert à genoux près de la chaise-longue, le visage caché dans la fourrure.

—Pardonnez-moi, dit-il, en essayant de maîtriser ses pleurs. Cela me fait une peine horrible de penser qu'un autre va vous servir alors que je le faisais de si bon cœur. C'est vous qui m'avez appris tout ce que je sais, et, maintenant, vous voulez me faire apprendre plus d'honneur et de bien que par le passé. Je sais bien que je devrais vous en remercier, mais cela me fait trop de chagrin.... Je m'y ferai, vous verrez, mais....

—Relève-toi, et va me chercher un verre d'eau fraîche, dit madame Hortense d'une voix calme; tâche qu'on ne voie pas ta figure à l'office. On te demanderait ce que tu as; je ne veux pas que tu le dises, et je ne veux pas que tu mentes. Fais ton devoir.

Il se releva sur-le-champ, et, sans répondre, sortit pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Pendant sa courte absence, madame Hortense passa la main sur ses yeux, avec un sanglot.

—Que c'est bon d'être aimée ainsi! se dit-elle. C'est la récompense du peu de bien que j'ai fait, et elle m'est bien douce.... Mais les enfants des autres ne sont jamais que des étrangers, quoi qu'on fasse pour eux... O mon petit garçon, mon cher enfant perdu!...

Le pas léger d'Hubert, dans la pièce voisine, lui commandait de composer son visage; il le trouva en entrant telle qu'il l'avait quittée.

—Bois ce verre d'eau, lui dit-elle, et écoute-moi.

Il obéit docilement et resta les yeux fixés sur elle.

—Tu ne parleras à personne de ce que je t'ai dit. Lorsque la jeune fille qui doit te remplacer sera arrivée, tu entreras immédiatement dans tes nouvelles fonctions, et tu t'arrangeras pour éviter les commentaires. Jusque-là tu continueras à me faire la lecture et à écrire mes lettres.

—Est-ce que ce sera long? demanda le jeune garçon d'un air inquiet.

—Tu voudrais que j'en fasse deux fois? fit Hortense avec un demi-sourire.

—Je voudrais que cela ne vînt jamais! répondit-il avec une véhémence qui lui donna envie de pleurer.

—Cela viendra tout de même, en son temps. Et jusqu'à ce que cela soit venu tu continueras à tenir les comptes de ma maison, depuis le commencement jusqu'à ce jour, afin de s'accoutumer à calculer vite et sûrement.

—Oui! demanda Hubert.

—Ici ou ailleurs, peu importe. Si je dis de le faire, je sais que tu le feras, même sans être surveillé.

Il rougit de plaisir à cet éloge. Hortense ajouta d'un ton négligent:

—Tu pourras commencer ce soir après le dîner. Je te donnerai la clef, et tu prendras les registres dans ce meuble.

Elle indiquait son secrétaire placé en face d'elle. Hubert comprit que, pour ce jour-là, il travaillerait près de madame Dunois, et comme un enfant qu'il était encore, il sentit la joie de l'heure présente noyer le souci de l'avenir.

VIII

Un mois après, Monique Breqdet fut introduite dans la chambre de madame Hortense, où elle fut, assise sur une chaise-longue comme d'ordinaire, amusait ses doigts avec un léger ouvrage d'aiguille.

Madame Dunois regarda la petite paysanne et la petite paysanne regarda la chambre, autour d'elle.

C'était une belle pièce, haute de plafond, aussi gaie et aussi sourriante que peut l'être un endroit d'où l'on ne peut sortir.

De belles étoffes anciennes tendues sur les murs lui donnaient d'abord un air de richesse et de grandeur. Des portières d'Orient cachaient toutes les portes, qui étaient nombreuses.

Madame Hortense avait choisi pour y vivre toujours, la pièce centrale de l'appartement, ancien salon, conservé dans sa magnificence.

Trois baies donnaient sur le jardin, dont les rideaux était disposés de façon à reposer le regard de la malade lorsqu'elle se faisait rouler près de la fenêtre; dans la chambre, des plantes au large feuillage sombre et lustré remplissaient les coins obscurs de manière que rien ne donnât l'idée de négligence ou d'abandon. Les meubles les plus commodes avoisinaient la chaise longue et le lit; les plus élégants s'étaloient le long des murs couverts de tableaux et de gravures de prix; c'était le luxe moderne dans tout ce qu'il peut donner de consolation à un être pour lequel la science n'a rien à faire.

Monique reporta son regard sur la propriétaire de ces biens, qu'elle avait d'abord saisie d'une timide révérence.

Madame Dunois n'était pas pour la fillette un objet moins curieux que le cadre dont elle était entourée. Cette belle dame au teint si clair qu'on l'eût dit transparent, dont la beauté semblait un cristal fragile prêt à se briser, couverte de batiste et de dentelles comme un enfant qu'on porte au baptême, entourée d'oreillers brodés et de couvertures, soie et fourrures, rouiant à demi sur le tapis persan, tout cela semblait à Monique quelque chose de merveilleux, d'invraisemblable, de pareil au théâtre.

Pendant que la dame qui l'avait amenée échangeait quelques paroles avec madame Dunois, la fillette eut le temps de regarder plus attentivement la personne avec laquelle elle vivrait désormais. Le premier coup d'œil lui avait inspiré presque de la frayeur, tant cela paraissait peu vrai; un second regard provoqua chez Monique une pitié attendrie.

Au moment où ses yeux, pleins de douce compassion, regardaient cette dame si belle, si riche, et qui ne pouvait pas marcher, lui avait-on dit, madame Hortense arrêtait sur elle son regard intelligent et vif. L'expression du visage de Monique, prise en flagrant délit de pitié, qui baissait les yeux en rougissant, parut si aimable et si neuve à la jeune femme qu'elle s'en sentit tout épanouie.

Etendant sa main fluette vers la petite paysanne, elle lui fit signe d'approcher. Celle-ci obéit, très honteuse et très embarrassée de sa personne.

—Elle a l'air d'une bonne enfant, dit madame Hortense, en prenant la petite main brune qui pendait au côté de Monique. Voulez-vous rester avec moi?

—Je veux bien, fit Monique, soudain troublée d'un sentiment tout nouveau, semblable à une tendresse spontanée.

—Eh bien! voilà qui est arrangé. On vous expliquera vos devoirs... d'ailleurs, ce n'est pas bien difficile; et vous tâcherez d'avoir envie de me faire plaisir....

—Ce n'est pas pas qu'qui sera difficile non plus, dit vivement Monique, qui se mordit aussitôt la lèvre dans sa confusion d'en avoir tant dit.

Madame Dunois et son amie échangèrent un sourire.

Hubert entrait au même moment avec un plateau.

—Ce jeune homme vous dira quels services il me rendait, reprit Hortense, et vous ferez ce qu'il faisait....

Les yeux d'Hubert tâchèrent à la fillette avec une hostilité peu dissimulée.

—Ce n'est donc toi qui es la nouvelle nue? disait-elle regard; tu aurais beau faire, tu me prends tout ce que j'aime, je te détesterai quand même.

—En voilà un qui a l'air mauvais, pensa Monique en lui jetant un coup d'œil d'extrême dédain. Ça croit valoir mieux que les autres parce que ça a l'habitude de la ville. Méchant gamin, va, tu ne me prendras pas à mal faire, ça te ferait trop plaisir!

Dès cet instant, Hubert et Monique ressentirent l'un pour l'autre une de ces aversions instinctives que rien ne peut combattre, parce qu'elles échappent au raisonnement. Résolus tous les deux à déployer une grande prudence, ils conservèrent les dehors d'une politesse réciproque, et s'appliquèrent à éviter toute occasion de tiraillerie: mais le ferment d'antipathie devait se développer de jour en jour.

Le soir venu, pendant que Monique, rouge jusqu'aux oreilles, les yeux baissés, l'air contraint, écoutait pour la première fois les propos de l'office, auxquels elle ne comprenait rien, madame Hortense fit appeler Hubert.

—Eh bien! lui dit-elle en souriant, voilà son stage fini; à partir de demain tu entres dans la vie commerciale.

—Demain? fit le jeune garçon qui baissait les yeux pour ne pas laisser voir qu'ils étaient pleins de larme; oh! je vous en prie, madame, encore quelques jours!

—Non, dit Hortense avec fermeté. J'ai tout arrangé avec M. Dunois. Demain, à huit heures, tu iras aux bureaux; M. le principal te montrera la place et t'expliquera ce que tu auras à faire. A midi, tu déjeuneras avec les jeunes gens en restaurant où ils prennent leurs repas, et, le soir, tu dîneras où tu voudras. Tes appointements te seront payés en conséquence, mais tu ne mangeras plus ici.

—Pourquoi? demanda le regard suppliant d'Hubert.

—Tu cesses d'appartenir à notre service, mon enfant, dit madame Dunois avec douceur, tu ce ne employé maintenant: il faut que les gens de la maison te considèrent comme tel et te témoignent des égards qu'on ne saurait exiger d'eux si tu continuais à manger à l'office. Tu comprends?

—Je comprends, répondit-il. J'avais pensé que vous étiez fâchée contre moi. Au contraire, c'est un bienfait de plus, un bienfait après tant d'autres bienfaits....

Il éprouvait un plaisir si intense à répéter ce mot qui lui semblait adoucir à chaque fois la chaîne de reconnaissance qu'il portait jusqu'à son dernier jour.

—Je ne vous verrai plus... madame? dit-il avec un grand mouvement intérieur qu'il secoua vaillamment.

—Mais si! puisque je n'ai dit qu'après ton déjeuner, tu m'apporterais les journaux tous les jours!

—Vous les lisiez avant le déjeuner, fit remarquer le jeune homme.

—Je changerai mon heure pour te faire plaisir, puisque une fois ce ne fut enfant gâté! Allons, va, mon enfant....

Il restait immobile, la tête basse; elle sentit qu'il attendait quelque chose, et soudain se sentit émue elle-même.

—J'avais promis à ta mère de veiller sur toi, dit-elle lentement; il me semble qu'en ce moment j'ai rempli ma promesse. La carrière qui s'ouvre devant toi est celle d'un homme. Tu seras libre, tu ne dépendras que de ton devoir et de ta conscience; sois sévère avec toi même, Hubert. Jusqu'ici je t'ai eu sous la main, répétant les défauts, t'apprenant à voir juste et droit dans la vie; cela, c'était l'autorité maternelle que j'exerçais de mon mieux. Maintenant, c'est un père qu'il te faudrait, et personne ne peut remplacer cela pour toi... Sois honnête et bon...

—Et reconnaissant, ajouta Hubert d'une voix grave.

—Et reconnaissant, répéta madame Hortense en inclinant la tête; cela tient chaud au cœur et donne de bonnes pensées. Puisque tu parles de reconnaissance, tu ne sauras jamais m'en donner de meilleure preuve qu'en devenant homme de bien.

Tout à coup il s'avança jusqu'à la chaise longue et s'agenouilla près de sa bienfaitrice, non plus avec l'emportement de chagrin qu'il l'avait jadis prédit à ses pieds, mais comme on s'agenouille dans les églises, avant de partir pour un long voyage.

La tête inclinée sur la fourrure, il semblait prier, mais il ne pleurait pas. Madame Hortense eut envie d'ouvrir ses bras et de l'embrasser. Un mois avant, elle l'eût fait, maintenant c'était impossible, il était vraiment trop grand! Elle étendit sa main transparente sur les cheveux du jeune garçon.

—Sois un homme de bien, répéta-t-elle gravement. Je te souhaite le bonheur.

Après un court silence, elle ajouta:

—Et je te remercie des soins que tu as eus pour moi. Un fils n'aurait pas été plus attentif et plus dévoué.

—Merci! cria Hubert d'une voix étouffée. Elle avait retiré sa main, il se releva.

—Au revoir, mon cher enfant, dit-elle.

—Au revoir, madame, répondit-il.

Il se retira tranquillement, d'un pas mesuré, comme il avait appris à le faire pendant les sommeils fiévreux qui coupaient quelquefois pour Hortense la longueur des journées solitaires.

La porte se referma sans bruit, et Hortense s'aperçut qu'elle était seule.

—Pauvre enfant! se dit-elle; il m'en saura gré plus tard, mais maintenant ce doit être très dur pour lui...

Sa pensée alla à Monique.

—Je vais peut-être m'attacher aussi à celle-là, pensa la jeune femme; et peut-être ne s'en ira, pour se marier, sans doute, et ce sera pour moi encore un chagrin, encore une séparation.... Cœur absurde et toujours affamé qui ne peut se défendre d'aimer, alors qu'il sait si bien que cela finit toujours par une souffrance!

Elle médita quelque temps, dans le doux crépuscule d'août, qui teintait de nuances fugaces et charmantes un coin d'horizon entrevu derrière les arbres.

La porte s'ouvrit, Monique entra, portant une lampe. La vieille femme de chambre la suivait, guidant ses mouvements maladroits. Madame Hortense revint au sitôt aux réalités de la vie.

—Eh bien, Toinette, dit-elle à sa vieille et fidèle servante, pensez-tu que nous ferons quelque chose de cette enfant?

—Bien sûr qu'on en fera quelque chose, répondit Toinette, qui ne se démentait jamais, quoiqu'elle fût la meilleure créature du monde.

Monique se hasarda à regarder la belle dame malade, et, la trouvant si belle, elle sourit à demi. Madame Hortense trouva ce sourire adorable, et il l'était vraiment.

—Asseyez-vous là, petite fille, dit-elle, nous allons causer un peu.

—Elle tombe de sommeil, cette petite, ironda Toinette.

—On la mènera se coucher tout à l'heure. Elle ne sera pas fâchée de me parler de son pays, n'est-ce pas...?

—Monique, dit promptement la fillette, devinant qu'on lui demandait son nom.

Toinette se retira, et Monique s'assit sur un tabouret, au pied de la chaise longue.

—Vous avez encore vos parents? demanda madame Dunois, commençant son interrogatoire.

—Ma mère seulement, répondit la jeune fille.

—Elle vous a laissée partir de bon cœur?

—C'est elle qui a voulu que je m'en aille.

Madame Hortense parut un peu étonnée de cette réponse.

—Pourquoi? Vous n'avez pas l'air d'être pauvres.

—Ma mère a un peu de bien...

—Elle ne vous aime donc pas?

—Oh! si! Mais...

La jeune femme interrogeait avec une certaine curiosité le visage rose qui avait rougi.

—Au fait, ce n'est pas un secret, reprit Monique. Ma mère ne veut pas que je me marie avant trois ans, et alors elle a mieux aimé m'envoyer du pays...

—Vous avez donc un amoureux?

—J'ai un prétendu! fit Monique en relevant fièrement la tête. Nous nous marierons le 27 juillet, dans trois ans...

—Trois ans! c'est long! dit madame Hortense en souriant... Vous êtes sûre de l'aimer tout ce temps là?

—Puisqu'on s'est accordée!

Monique semblait trouver cet argument si convaincant que madame Dunois ne put que se taire.

—Il est gentil, votre prétendu? demanda-t-elle.

—Je crois bien! C'est le plus beau garçon de Champoey; il a vingt-cinq ans.

La jeune fille parlait avec un naïf aplomb qui pour madame Hortense était le meilleur garant de son ingénuité.

—Et il y a longtemps qu'il vous fait la cour? demanda-t-elle.

—Non. Ici Monique baissa la tête. Il m'a demandée tout à coup un jour que je passais dans le cimetière; je n'ai pas dit nenni. Il y a trois semaines juste.

—Ou vous a séparés tout de suite. Cela a dû vous faire de la peine à tous les deux.

—Oh! oui! fit la jeune fille, dont le visage enfantin devint sérieux. J'ai eu beaucoup de chagrin. Mais je lui ai promis de lui écrire; et puis, il viendra me voir Les domestiques de ferme ont des vacances aux Rois; il viendra me voir pour les Rois.

—Et dans trois ans...

—Nous nous marierons, conclut Monique. J'espère, madame, que ça ne vous fâche pas?

Madame Hortense avait envie de lui répondre: — Au contraire, cela m'amuse; mais elle craignit d'effaroucher la confiance si vite gagnée de la nouvelle débarquée.

—Vous direz cela à tout le monde? demanda-t-elle.

—Mais oui! Est-ce qu'il ne faut pas le dire?

La jeune femme réfléchit un instant.

—Pourquoi pas? répondit-elle. Une fille fiancée est plus respectable encore, quand elle a intention de tenir son serment. Vous pouvez dire que vous êtes promise, mais ne parlez pas de votre prétendu à d'autres qu'à moi. On vous tabinerait peut-être, et cela vous ferait des ennuis inutiles. A moi, ajouta-t-elle en voyant que le visage de Monique s'assombrissait, vous pouvez tout me dire; je ne vous taquinerai pas, et je suis d'assez bon conseil.

—Cela se voit tout de suite, répondit Monique.

Cet alomb enfantin, mêlé par instants de prudente réserve, était bien nouveau et bien divertissant. Madame Dunois, après avoir fait encore quelques questions à sa nouvelle suivante, se préparait à sonner pour que Toinette vînt la chercher, lorsque M. Dunois entra.

Prêt à sortir, vêtu de noir, plastronné de linge éblouissant, les bonoles de ses cheveux, déjà un peu éclaircies par l'âge, mais toujours soyeuses et châtaines, brillantes et parfumées, son chapeau claque sous le bras, il était véritablement fort beau.

—Quelle tenue! lui dit, en l'apercevant, sa femme, qui était loin de s'attendre à cette visite.

—J'ai vu ta lumière, nous avons ce soir une audition; deux sœurs qui jouent du violon; il paraît que c'est étourdissant! Je voulais vous dire bonsoir avant de partir et vous demander ce que vous pensez de votre nouvelle acquisition.

Son regard indiqua Monique, qui à son entrée s'était levée, toute interdite. M. Dunois lui parlaissait beaucoup plus imposant que madame.

—Nous faisons connaissance, répondit Hortense. Allez, mon enfant, ajouta-t-elle en se tournant vers la fillette, je vous souhaite une bonne nuit. Ne rêvez pas trop du pays...

Monique se retira avec une petite révérence écourtée qui ne manquait ni de grâce, ni de dignité. M. Dunois la suivit de l'œil d'un connaisseur.

—Très-drôle, cette petite, dit-il. Il paraît qu'elle a mis tantôt tout l'office en rumeur. Elle écoutait depuis une heure, sans desserrer les dents, la conversation des nobles personnages qui l'ont servie, et on la croyait muette pour tout de bon, lorsque Firmin, mon valet de chambre, ayant dit quelque chose un peu leste, elle s'est tournée vers lui, et lui a décoché en plein visage: Vous devriez avoir honte, votre âge! O, Firmin a des prétentions; je ne sais si vous en avez marqué qu'il ramène, continua M. Dunois en regardant avec compaisance dans la glace ses cheveux superbes, mais il a charme, et pas jeune, quoiqu'il en ait. Impossible de vous représenter la joie que ce coup droit a procuré aux autres, pas à lui. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que c'est lui qui m'a conté cette anecdote en m'habillant tout à l'heure, et que je n'ai pu m'empêcher de rire, comme si j'avais été à l'office, tout simplement. C'est saint Jean Bouche-d'Or, cette petite.

A continuer.

M. P. Werlein l'habile et entreprenant marchand de pianos, que chacun connaît, est très fréquemment fait des nouveaux instruments qui se conquise dans le commerce des instruments de musique; il est fier surtout de la haute estime dont toute la place Malmaison dont il est l'agent spécial. La vente de l'instrument, sorti de cette maison célèbre, ne fait qu'augmenter, tous les jours. Il ne saurait en rendre dans sa position que des fers et des bois de première qualité, et sa fabrication a atteint le dernier degré de la perfection. Les amateurs ne savent apprécier les efforts faits par cette maison, pour leur fournir un piano modèle et d'une solidité à toute épreuve. Rien des pianos passant pour vieux après une huitaine d'années de service. Le pianos Malbrook est aussi solide, et tient aussi bien le son, après dix ans, que le premier jour. C'est l'avis des connaisseurs et des artistes, vous le constatera qu'il coute pour le tenir en bon ordre, beaucoup moins que les pianos des autres marques.

Maison L. Grunewald.—Cette maison regoit dans le moment un très vaste assortiment de pianos de tous genres qu'elle vendra à l'occasion des fêtes, à des prix d'une surprenante modicité. La maison Grunewald est trop importante, trop favorablement connue, pour qu'il soit lui à une réclame banale, à une annonce faite dans l'unique but d'attirer le public. Ceux de nos lecteurs qui mettront à profit la circonstance pourront faire d'excellentes achats. La maison a importé un très grand nombre de pianos Pleyel considérés à juste titre les premiers du monde Il y a dans le piano qui couvrirait mieux dans un piano, sans changement que le nôtre, c'est dire de tous ceux qui ont quelque expérience à la matière. Le Grand Pleyel possède aussi des pianos du même fabricant mais qui sont d'occasion, c'est-à-dire de seconde main, pour faire usage de l'expression consacrée. Ces instruments, il va sans dire, sont en vente à des prix presque nominaux.

Compagnie d'Assurances du Croissant.

(CRESCENT INSURANCE)

67 et 69, rue du Camp,

NOUVELLE-ORLEANS

Organisée comme compagnie mutuelle en 1849 —Incorporée comme compagnie d'actionnaires en 1860.

CAPITAL EN ARGENT....$600,000

A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.

Polices d'assurances annuelles à échéance fixée de gré à gré, remises contre des risques d'incendie

W. R. LYMAN.....Président
CHAS. H. DOLSEN.....Vice-Président
CHAS. E. RIOS.....Secrétaire

Directeurs:

Samuel H. Kennedy. Paul E. Mortime
Victor Meyer, Joseph Bowling
W. R. Conger. S. Hernsham
George W. Sentell, Edward Naffe
Alf. Moulton, J. J. Reiss,
Charles Herman, Louis Prados,
U. Marmont, Henry L. Flanx
Lucien Delery, A. H. Steward,
Charles E. Dolsen, Sigmund Katz,
Reuben C. Rush M. D. Wallace,
John Calder, E. F. W. Bachman
S. C. Conger. Wm Craig,
W. A. Phelps. John D Fisher
M. Gillis, A. Rosenfeld,
Wm R. Lyman, C. M. David.

Voir nos agents dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas 15 jui 1 an, v et c)

Hémorroides

GUERISON ASSURÉE

Adopté par les Hôpitaux de France.

Le Remède Anglais pour les Hémorroides, Constipation, Douleurs de Dos, Vertiges, Bourdonnements d'oreilles, Mauvaise Digestion, Pesanteur après le Repas, Perte d'Appétit, Bile, Humeurs, Mélancolie, Irritation, Mauvaise Haleine, Eruptions, Démangeaisons, Ennui, Mauvaise Santé, Fièvres, Frissons, Pâleur, Douleurs Rhumatismales, Gaz, Coliques, Hypocondrie, Hystérie, Tremblements, Cauchemars, Toux, Etouffements, Sueurs Nocturnes, Maladies de Poitrine, Vertiges, Maux de Gorge, Démangeaisons de la Peau, Gonflements, Douleurs Aiguës, Sensations de Brûlure, Sommeil Troublé, Cuisantes Douleurs, Sensations de Pression, Pesanteur de Tête, Manque de Transpiration, Jaunisse, Faiblesse Générale et Mauvaise Santé.

Ce Remède Anglais pour les Hémorroides, Constipation, Dyspepsie, Jaunisse, Fièvres, Maux de Tête, Douleurs Rhumatismales, Gaz, Coliques, Hypocondrie, Hystérie, Vertiges, Toux, Etouffements, Sueurs Nocturnes, Maladies de Poitrine, Vertiges, Maux de Gorge, Démangeaisons de la Peau, Gonflements, Douleurs Aiguës, Sensations de Brûlure, Sommeil Troublé, Cuisantes Douleurs, Sensations de Pression, Pesanteur de Tête, Manque de Transpiration, Faiblesse Générale et Mauvaise Santé.

Ce Remède Anglais pour les Hémorroides, Constipation, Dyspepsie, Jaunisse, Douleurs de Dos, Vertiges, Bourdonnements d'oreilles, Mauvaise Digestion, Pesanteur après le Repas, Perte d'Appétit, Bile, Humeurs, Mélancolie, Irritation, Mauvaise Haleine, Eruptions, Démangeaisons, Ennui, Mauvaise Santé, Fièvres, Frissons, Pâleur, Douleurs Rhumatismales, Gaz, Coliques, Hypocondrie, Hystérie, Tremblements, Cauchemars, Toux, Etouffements, Sueurs Nocturnes, Maladies de Poitrine, Vertiges, Maux de Gorge, Démangeaisons de la Peau, Gonflements, Douleurs Aiguës, Sensations de Brûlure, Sommeil Troublé, Cuisantes Douleurs, Sensations de Pression, Pesanteur de Tête, Manque de Transpiration, Jaunisse